

À un fleuve, comme à un vivant

Adèle Nègre

À un fleuve, comme à un vivant
à une barque.

Celle qui, cette barque au damier bleu, longue, longe amarrée
toujours les mêmes saules, derrière le ponton, sans destination,
et dont la ligne stable semble par tout temps niveler le fleuve.

À cet endroit - le ponton - où remontent tous
les canots le soir
(des ligules écoulées se serrent
autour du capitule, reformant l'aster)
où viennent les kayaks
- acérés des chants les entraînent -
les pagaies tranchent inflexibles l'eau noire
saules et frênes
flamboient longtemps

ils se serrent le soir, recomposant l'astre ligulé
se joignent dans l'eau qui brasille
en une danse lente et très noire
un lustre d'étoiles nombreuses
de sangs incessants

abrasion
du sang éclabousse les pagaies
les pales sifflent
et c'est l'incendie
dans mon oreille

puis
les filaments flétrissent
autour des canots
palpite dans la nuit un segment noir de ponce
entre deux ponts

deux ponts : je ne vois pas plus loin
que cette respiration sans bruit
et sans beauté
ombre liquide dans la nuit que je sais plus vieille
et plus jeune que toute volonté

Je regarde un tronc doubler l'eau
des laines éclairent encore sur la colline
elles donnent le jour et un
ton plus clair aux cheveux
le fleuve boucle, à l'est c'est la nuit
à l'ouest sous les réverbères, filent des méduses nombreuses

je me tiens là aveugle et sessile
bien que mon regard, lui, dérive,
tournée : plus personne au ponton
n'attend les canots
il n'y a personne ici et il y a quelqu'un

je perds le fleuve. La tempe écope.
Au centre de l'oubli est l'écho, une forme de pierre.
Présence pétrée au centre de quoi
et qui convoque
l'instant la pierre tombée à l'eau.

Roseaux
herbes debout
longeant la bouche
un fleuve émerge
sous la langue
qui échappe
aux berges au bout
elles se touchent

Du vent plie les saules
encore du vent
les obliques

À un fleuve, comme à un vivant.

Je te parle seule - longeant le fleuve, - tu l'as dit *on ne part pas* - trouvant ce qui me borne, un lieu qui parle, roc ou héron peu m'importe, la courbe redoublée d'un pont comme une parenthèse entre les rives, ou bien celle des jeunes saules, des cils poussés aux pontons de bois. L'écorce cannelée des robiniers faux acacias « Casque rouge », leurs grandes gousses jaunes et noires qui pleurent au-dessus de nos têtes en septembre, et me rappellent les caroubes, et, plus tôt dans la saison, le parfum accablant des tilleuls, sur les quais. Je trouve cela.

Pourquoi quitter ce lieu quand tu sais - sache-le ! - que vaine, totalement, serait ta quête,
et l'arrivée toujours comme un autre départ,
si ce n'est la débâcle, qui s'atteint en tout lieu
(que nous trouvons que nous trouvons !)
C'est que nous cherchons, ni un visage ni un foyer, ni même
l'étrangeté, mais un lieu commun assez,
vu d'un œil... comment dire ? Nouveau ?
Comment : la seule question.

L'idiot de juin se noie
dans le parfum de tilleul
et de miel
et pitoyable par dérivation
se perd dans le fleuve
le verbe afflué de la même lie

Il prend l'eau. Le voilà qui dégorge et appelle la main secourable.

Nous sommes l'idiot.

Des poèmes jaculatoires auxquels nous pensons, récitant noirs face à la nuit, faces aphones renversées, des poèmes tournent et manquent.

Oraison du soir.

Le sang bout et jaillit,

ou, le regard perdu dans la feuillée, dans la lumière ocellée des dessous, et décolletée,

gris, nous pissons les résidus âcres des rêves ravalés, entre les racines des tilleuls.

Fête de la musique ! Eté ! Les yeux ciliés des millepertuis, la pliure d'un bras, tous les détails oubliés d'une journée, la moindre fleur en fait : voici pourtant un lieu !

Je pense à la brutalité de ta jeunesse, qui nous parle jusque dans la bouche, emporte notre écoute, et nous nous troublons et pleurons tant l'écoute est brutale pareillement.

Un fleuve conforte nos peurs et nos attentes. Un fleuve coule. Puis je vois mes mains dans le noir.

Ce sont de sombres mains ajourées
étrangères à mes bras
dont la danse ressuscite la saison
le soir l'obscurité des voix
les visages non décisifs
posés dans la chevelure de vent

Que les saisons sont *évidentes* !

Je t'écris je te dis je

je te dis tu, je te donne des ordres :

va va va !

Je mon *autre*.

Et fais moi voir !

Je lis tes silences, j'entends tes gammes
et ce n'est pas un jeu de société - game game -
mais un engagement de tout, l'être
seule obstination
que tu menuises savamment
pour le jeu des articulations le mouvement

Dans les flaques le long des berges, émergent des petites choses,
criantes de beauté, qui nous maintiennent à flot et aident à
monter l'escalier, le soir.

Voici le temps vécu pour le temps
en ses compositions et décompositions :
nous y voyons notre visage.

Et nous nous disons : faisons de l'épars, du mouvement et de la
dispersion toute la beauté, c'est-à-dire la vie!

Les paroles décurrentes comme lamelles prendront les in-
flexions du fleuve, connaîtront crues et sécheresses. Elles s'ap-
pliqueront aux méandres de son cours. Elles boucleront.

Il faudra bien aller quelque part, le chant porté *en avant*, et en
nous-même.

Le fleuve est là, et, quelque part enfoui, un second fleuve - la
pensée réconforte - un second circule au fond, des laines bouil-
lonnent qui éclaircissent la voix.

Bien sûr *l'automne déjà*, et à mes cheveux, le froid.

Mais au chant le temps tout entier d'un seul tenant. Une mu-
sique pour les pierres, une battue dans les tempes.

Au temps pour toi qui tente la marche et tente la source, c'est
à dire la marche au bord de *la source inconsciente*, cet *abîme*
dévoyé.

A la *séance des rythmes*, un chant circulaire et liquide forge le
temps. Cela est un bouclier qui se voit.

Comme à un vivant j'écris le second fleuve, pour la vie et pour
l'oubli de l'oubli.

La barque près du ponton de bois gris et son reflet symétrique : un papillon ou une paire de parenthèses accolées, tangentes. Une accolade à 360° (entre parenthèses) qui comprendrait le monde de part et d'autre du fil de l'eau depuis les baigneurs alignés étagés sur la rive au soleil (pêche étincelante exposée à l'égal), ceux tout fous qui sautent, désarticulés pantins hurlants, des ponts et passerelles brûlants et lancent des gerbes blanches par-dessus les arcs, tous ceux qui sur l'autre rive, goûtent l'ombre assis sur les gradins et regardent les plaisanciers en attendant l'heure de leur passage, le fleuve magnifique et sale comme une eau usée pourtant courante, turbide et lourd des branchages à la dérive, charroyeur de cadavres végétaux et dont les courants trompeurs, incertains, avalent soudain les troncs pour les régurgiter plus loin dans la chevelure des herbes-algues peignée par le cours, le ciel en fusion reflété, morcelé par les vaguelettes, le froncis de l'eau avec les amas sombres des collines, les constructions étincelantes, enchâssées dans la verdure qui dévale jusqu'aux berges, depuis la citadelle, charnelle, animale, dragon femelle ou guivre pulpeuse « à la croupe recourbée en replis tortueux » épousant les crêtes et les flancs des montagnes, veilleuse de la nuit bisontine, assoupie en pleine lumière là-haut, langue bouclée alanguie, jusqu'aux baigneurs assoiffés et à la fine barque parente sur l'eau verte bercée, et moi, assise incise sur l'une des rives à compter les icares pantelants, l'accolade de leurs bras frêles derrière leurs dos en guise d'ailes faisant écho à celles de la passerelle depuis laquelle ils s'élancent, lettres disséminées tombées de cette autre parenthèse qu'est l'arche du pont, arche ou fragment de grande roue dont elle est la partie émergée, visible hors de la coulée bronze et glacée, s'esclaffer en volant l'espace d'une seconde.

De toute façon : nous comptons et soumettons. Nous-mêmes.
Tu ne nous changeras pas.
Comme ils ne changeront pas le monde, ces poèmes.
Ils le devancent, pendant que lui danse.
Ceux qui n'ont jam jam jamais navigué
arrivent et se mettent à flotter.

Ça ne finit pas.
Reprenons les chemins d'ici

De toute façon : nous comptons et soumettons. Nous-mêmes.
Tu ne nous changeras pas.
Comme ils ne changeront pas le monde, ces poèmes.
Ils le devancent, pendant que lui danse.
Ceux qui n'ont *jam jam* jamais navigué
arrivent et se mettent à flotter.

Ça ne finit pas.
Reprenons les chemins d'ici

